

Introduction

Batouala de René Maran et *Force-Bonté* de Bakary Diallo sont deux romans écrits par des auteurs noirs pendant les années '20. Publiés à une époque où les auteurs francophones hors d'Europe étaient exceptionnellement rares, ces deux ouvrages précurseurs auraient dû fortement marquer leur temps. Ceci se trouve être le cas pour *Batouala* qui obtint le prix Goncourt de 1921, l'année même de sa publication, fit l'objet d'une querelle farouche en France et fut salué par les promoteurs de la *Négritude*. Diffusé en 1926, *Force-Bonté* passa relativement inaperçu. En fait, il n'est pas exagéré d'affirmer que ce texte fut rejeté par la *Négritude* et que son contenu continue d'être peu exploré. En effet, on tend à l'exclure des anthologies de littérature africaine d'expression française. Cette particularité justifie-t-elle cette dénégation quasi absolue de *Force-Bonté* ? Une étude superficielle de l'œuvre renforce cette notion. Pourtant, une analyse de quelques anecdotes de la vie personnelle de l'auteur fournit des renseignements sur sa culture qui aident à expliquer son adulation du pouvoir colonial. Dans le travail suivant, je me propose de prouver que *Force-Bonté* est une œuvre importante pour la littérature africaine francophone en procédant de la manière suivante. D'abord, je replacerai *Force-Bonté* dans son contexte et soulignerai son caractère pionnier. Ensuite, je mettrai en évidence ses apports littéraires, historiques et culturels. Enfin, je l'examinerai à la lumière du mouvement de la *Négritude*.

I. De quoi s'agit ce texte ?/ En quoi est –il pionnier ?

Très probablement apprécié des seuls sujets coloniaux admirateurs de la France et par les Français désireux de maintenir l'illusion de bonne conscience au regard de la politique coloniale, *Force-Bonté* a fait lors de sa publication et aujourd'hui encore continue de faire l'objet de critiques négatives. La majorité des chercheurs qui ont analysé cette œuvre s'accorde à

reconnaître l'auteur comme l'un des derniers panégyristes de la France et du pouvoir colonial. En plus d'avoir été très peu étudié, certains critiques ont même opté de totalement omettre *Force-Bonté* des anthologies de littérature africaine francophone. En effet, dans la préface de la seconde édition de l'œuvre de Diallo parue en 1985, le chercheur éminent de littérature africaine, Mamadou Kane, souligne que certains spécialistes, comme Janheinz Jahn, parviennent « à tenir la gageure de parler de *Force-Bonté* sans toutefois... en parler. Il le mentionne une fois dans le texte, subrepticement, et dans l'index, où les renvois ne correspondent à rien » (Diallo IV). Toutefois, le fait d'aller à l'encontre des nouveaux idéaux qui rehaussaient la dignité de l'Afrique de cette époque, à mon avis, ne constitue pas des raisons suffisantes pour justifier le manque d'intérêt que suscite le texte de Diallo. C'est ce qui m'a conduit à effectuer des recherches pour démontrer le caractère injuste de la négligence, voire la totale inattention, dévouée à *Force-Bonté*.

Pour arriver à une meilleure compréhension du texte de Diallo, il est nécessaire de le replacer l'œuvre et aussi bien que l'auteur dans leur contexte. Bakary, qui mène une vie relativement abritée, admet n'avoir jamais rencontré de blancs avant l'âge de seize ans. Cette rencontre, qui a lieu dans un magasin où Bakary est en train de faire des courses pour préparer son passage à la vie adulte, éveille son intérêt et marque le début d'une admiration sans bornes pour les Français et leur langue. Appelé à devenir éleveur en raison de son appartenance ethnique, Bakary n'excelle pas au métier de berger. Il s'essaie à l'agriculture qui ne lui réussit pas non plus. Se sentant un homme inutile, il décide de quitter son village natal pour la ville. Arrivé à Saint-Louis, il s'engage dans l'armée et devient tirailleur sénégalais sous l'instigation d'un ami qui accentue l'ordre et l'égalité observés entre les soldats d'ethnies différentes. Dans l'armée, Bakary s'émerveille de chaque découverte de technologie occidentale et désire maîtriser

toutes les compétences possibles. Son premier essai à l'écriture sur un mur fraîchement blanchi à la chaux lui coûte huit jours d'emprisonnement. Une punition bien sévère pour une faute relativement minime ! Sa formation militaire terminée, Bakary est envoyé au Maroc pour étouffer l'insurrection des nationaux puis en France pour défendre la mère patrie pendant la Première Guerre mondiale. Ce reportage des événements de la vie de Bakary Diallo se poursuit jusqu'au moment qui précède son retour au Sénégal.

II. Force-Bonté et ses apports littéraires, historiques et culturels

Etant donné que le personnage principal et l'auteur de *Force-Bonté* se confondent, on peut présumer que ce texte est une autobiographie. En tant que tel, il porte un coup d'œil rétrospectif sur l'existence de Diallo, « sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité » (Lejeune 14 pacte autobiographique). Pour commencer, *Force-Bonté* informe le lecteur que Bakary Diallo est demeuré analphabète jusqu'au début de sa carrière militaire. Donc, il existe une possibilité très minime que son texte constitue un chef-d'œuvre littéraire. En effet, le caractère esthétique de *Force-Bonté*, qui souligne son admiration idolâtre de la France, laisse à désirer. Je suppose que ces deux caractéristiques, que je viens de mentionner, doivent avoir contribué à reléguer cette dans les oubliettes de la littérature africaine francophone. En dépit de ces aspects négatifs, il est indéniable que *Force-Bonté* accentue des traits pragmatiques chez le jeune peulh. Par exemple, Bakary s'avère être une personne qui n'a pas peur de prendre des risques. Alors qu'il aurait pu choisir de croupir dans son village suite à son échec dans les carrières pastorale et agricole, il choisit de donner un nouveau cours à sa vie en émigrant à Saint-Louis. Ceci marque une certaine cassure avec la société africaine ancestrale qui accorde une extrême importance aux traditions. De plus, son action annonce une nouvelle tendance qui est

celle de ne pas se confiner uniquement aux coutumes ancestrales. Cette attitude se retrouve encore dans le genre littéraire qu'il adopte pour sa rédaction.

En général, les sociétés africaines traditionnelles tendent à accorder la priorité au groupe aux dépens de l'individu. Pourtant, Bakary Diallo choisit d'écrire une « autobiographie », un genre littéraire dans lequel une personne raconte son histoire selon sa propre perspective. En faisant ce choix, Diallo devient un pionnier de la littérature africaine francophone moderne qui met l'emphase sur la spécificité individuelle. On peut citer en exemple *L'enfant noir de Camara Laye*, *Une vie de boy* de Ferdinand Oyono, et *Carte d'identité* de Jean-Marie Adiaffi. En plus de se montrer novateur dans le domaine littéraire, Diallo annonce également un changement dans les structures sociales qui se renforce dans des romans comme *Une si longue lettre* de Mariama Ba. Car, en tant que Peuhl, Bakary aurait dû devenir éleveur, métier pour lequel il n'a aucune aptitude. Au lieu de chercher à améliorer ces compétences pastorales, il quitte son village natal pour la ville où il se fait soldat. Son nouveau métier lui permet d'acquérir de nouvelles aptitudes comme la lecture et l'écriture, de voyager à Dakar, au Maroc et en France. Toutefois, il convient de signaler que la nouvelle existence de Bakary lui cause bien des griefs. Au Maroc, il souffre de voir les hommes s'entretuer. Pendant son service militaire, il est mis à la geôle à plusieurs reprises pour des fautes minimes et même pour avoir voulu faire valoir ses droits. De plus, il séjourne longtemps à l'hôpital suite à une fracture de la mâchoire reçue au cours de la Première Guerre mondiale. A la fin de son récit, Diallo décide de devenir berger des hommes, d'écrire un livre et de retourner voir sa famille au Sénégal. Enfin, il est également intéressant de noter qu'en plus de mettre l'accent sur l'individu, le texte de Bakary Diallo constitue également un processus initiatique. A ce titre, il comporte trois étapes : une prise de conscience, un départ et une décision de revenir à ses sources.

Si *Force-Bonté* possède des caractéristiques de l'autobiographie, il est nécessaire de souligner que le texte n'adhère pas rigidement aux particularités du genre. Car si l'histoire est narrée à partir de la perspective de Bakary, la communauté ne disparaît pas totalement. En effet, Bakary Diallo se fait le porte-parole de différents groupes qu'ils côtoient auprès des Français qui constituent les premiers destinataires de son texte. Par exemple, dans son reportage de la campagne marocaine, Bakary s'étonne que ses sentiments positifs pour la France ne soient pas partagés par les Marocains. Il attribue ce fait à une incompréhension de la bonne volonté française. Car, il ne saurait accepter que la France puisse traiter ces gens avec méchanceté, et de manière délibérée ! Ces anecdotes établissent des repères historiques qui peuvent être corroborés à travers des articles de journaux de l'époque ; les réminiscences associées à sa carrière militaire peuvent également être vérifiées dans les archives. C'est pour cela que *Force-Bonté* pourrait être également considéré comme les mémoires d'un soldat peulh sous la bannière française et comme citoyen de seconde classe en métropole. Ce tracé du parcours de Bakary permet de reconstruire officieusement une histoire alternative des colonisés racontée par eux-mêmes ; il faut rappeler que le colonisateur détenait le monopole de l'écriture. C'est probablement pour cela que le chercheur Edgard Sankara affirme que « the memoirs are a good supplement to oral tradition [...] they testify to the new identity of Africans, who now have their own scriptures and history » (450).

En plus de fournir des informations sur la personnalité de Diallo, *Force-Bonté* nous permet également d'entrevoir des aspects importants de la culture peuhle. Constituant le groupe ethnique le plus nombreux de l'Afrique de l'Ouest, les peulhs sont des bergers nomades disséminés sur plusieurs territoires où ils tendent à former des groupes minoritaires. Ils valorisent la beauté, la probité, la sagesse, l'intelligence et la discrétion, entre autres choses. De plus, où

qu'ils se trouvent, ils vivent selon des règles de l'art d'être peulh, le *Pulaaku* ou *Pulaagu*. Le *Pulaagu* inclut des notions comme la « suavité » qui se démontre par la générosité et l'hospitalité. De plus, il faut noter que la société peule est fortement hiérarchisée, et l'aîné est respecté et même craint. Ces informations concernant les peuls sont essentielles à une compréhension objective de certaines réactions de Bakary qui peuvent être vues comme inacceptables. Par exemple, quand Mme Hasselmans l'héberge gratuitement dans une chambre de sa maison pendant son séjour en France, elle lui dit : « Prends garde de ne pas casser la glace ; c'est que maintenant cela coûte cher ! » (Diallo 160). Cette mise en garde paraît inutile puisque Bakary n'est pas un enfant. Ces paroles de son hôtesse auraient pu provoquer la colère de toute autre personne, mais pas Bakary du fait de la retenue caractéristique des peulhs. Par ailleurs, étant donné que cette ethnie valorise l'hospitalité, il est difficile pour lui de concevoir qu'une maîtresse de maison puisse délibérément manquer de respect à son invité au lieu d'assurer son bien-être. Dans sa culture, on n'insulterait pas son invité, même pas par inadvertance. Pour cette raison, je suppose qu'au cas où il aurait compris le caractère injurieux des propos de son hôtesse, il les attribue probablement à des différences culturelles. Aussi, pour avoir grandi dans une société hiérarchisée où les forts prennent soin des faibles, Bakary n'arrive pas à s'expliquer l'attitude de son supérieur dans le dépôt des malades qui lui assignent huit jours de prison pour avoir fait une requête légitime.

III. Force-Bonté et la société sénégalaise du début du vingtième siècle

Bien que *Force-Bonté* ait été et continue d'être condamné pour avoir fait l'éloge de la force-bonté française, il est nécessaire de signaler que cette attitude était assez normale au Sénégal pendant la période coloniale. En effet, les recherches que j'ai effectuées jusqu'ici m'ont permis de découvrir plusieurs choses. Pour commencer, un nombre considérable des Sénégalais

de cette époque, comme Bakary, admirent la France et une faction importante de la population sénégalaise, dont Massyla Diop (demi-frère de Birago Diop) « was in the vanguard rector of Senegalese assimilationist tendencies, advocating the complete and rapid integration of Africans into French culture and politics » (Michelman 9). Dans une certaine mesure, l'histoire soutient que la notion d'une France colonisatrice bonne et bienfaitrice était courante aussi bien pendant la période où la Négritude battait son plein et peut-être même pendant les premières années qui ont suivi l'indépendance.

Deux films d'Ousmane Sembène, *Camp de Thiaroye* et *La noire de...* illustrent ce fait. Dans, *Camp de Thiaroye* paru en 1988, il est rapporté l'histoire vraie de tirailleurs qui ont participé à la Seconde Guerre Mondiale. De retour du service combattant, au lieu de recevoir leur paye, ces militaires sont bannis dans un camp et finalement massacrés par la « mère patrie ». Il est important de remarquer que, pendant toute leur épreuve, ces tirailleurs n'abandonnent jamais leur croyance en la bonne foi de la France au point de relâcher l'officier qu'ils avaient pris comme otage pour s'assurer de recevoir leur salaire. De même, dans *La noire de...* où l'action se passe peu après l'indépendance, il est donné à une jeune femme la chance inespérée d'aller en France. Enthousiasmée par cette opportunité, elle chante son bonheur de voyager en France tout en piétinant un monument consacré à ses compatriotes africains, ne sachant pas que ses patrons lui réservent une vie d'esclave là-bas. Ses différents exemples étendus sur plusieurs décennies appuient le côté ordinaire de l'admiration de Bakary Diallo.

IV. Force-Bonté et la Négritude

En ce qui concerne la Négritude, il est important de signaler que ses membres fondateurs sont des universitaires qui étudient en France. Par conséquent, ils ont acquis un certain niveau intellectuel et ont accès aux archives et aux bibliothèques, ce qui leur offre de meilleures

possibilités d'analyser la colonisation et ses effets sur les colonisés. Ressortissant de différents pays peuplés en grande partie par des Noirs, ils sont plus aptes à comprendre la diversité et la richesse des cultures nègres dans diverses régions du monde. Leurs études avancées et spécialisées leur offrent une meilleure perception des peuples africains et des diasporas africaines et de la France en tant que pouvoir colonisateur. C'est probablement pour cela que les partisans de la Négritude ont adopté *Batouala*. Même s'il existe des raisons qui justifient le rejet de *Force-Bonté* et l'adoption de *Batouala*, ce serait une erreur de penser que le premier texte est totalement mauvais et le second dénué d'aspects négatifs. Selon les militants de la Négritude, l'obtention du prix Goncourt par Maran en 1921 symbolise le triomphe du génie du Noir jusqu'à considéré inférieur à celui du Blanc. De plus, le fait que le roman soit décrié par les Français, qui y voient une attaque contre l'administration coloniale, appuie son caractère réfractaire. Toutefois, il n'empêche que le roman comprend certaines ambiguïtés quant à son militantisme pour la cause nègre. Dans le chapitre huit, où on retrouve des exemples des injustices de l'administration coloniale, Maran souligne également la coopération de certains locaux comme Bissibi'ngui, le milicien. Par ailleurs, alors que le chapitre cinq présente une image d'Africains capable de raisonner, dans le chapitre suivant où se décrit le *gan'za*, ils sont peints comme des enfants qui profitent de l'absence des adultes pour se livrer au chaos et à la débauche. Par conséquent, il n'est pas insolite que le critique Chidi Ikonné ait affirmé que « *Batouala* could have been included among the textbooks prescribed for the colonial officers-in-training » (Ikonné 8).

Publié pendant une époque où il s'effectue une prise de conscience chez les Noirs de la valeur de leurs cultures et de leurs traditions, tout texte qui se consacrerait à faire l'éloge du pouvoir colonial était sûr de se faire rejeter. En plus d'aller à l'encontre des aspirations

idéologiques de son temps, *Force-Bonté* était rédigé dans un genre alors peu populaire. Donc, nulle surprise que le texte ait fait l'objet de peu d'attention. Pourtant, lorsqu'on étudie *Force-Bonté*, on y découvre des anecdotes peu flatteuses pour l'administration coloniale. Par exemple, établir une distinction entre la citoyenneté civile et la citoyenneté militaire pour les tirailleurs signalent que tous les hommes ne sont pas égaux sous la bannière française. En raison de l'adulation de Diallo pour la France et de sa candeur naïve, cette anecdote particulière ainsi que certaines autres auraient pu être utilisées par les partisans de la négritude pour accentuer le caractère néfaste de la colonisation. Cependant, quand on se souvient que le mouvement était principalement militant, il n'est pas étonnant que ces particularités leur aient échappé du fait de leur subtilité. Quand Senghor publie, en 1967, un article dans lequel il redéfinit la Négritude comme un mouvement qui ne reposerait désormais plus sur le militantisme, on pourrait penser que le temps de *Force-Bonté* était enfin venu. Ce ne fut malheureusement pas le cas et, sans la deuxième édition de 1985, la disparition de *Force-Bonté* aurait été complète.

Conclusion

Quoi que cette brève étude ait accentué certains mérites de *Force-Bonté*, on ne saurait nier la légitimité de la réaction des promoteurs de la Négritude à l'endroit de cette œuvre. Aujourd'hui que le combat pour la reconnaissance des valeurs nègres ne représente plus une pomme de discorde, je pense que le temps est venu de réexaminer ce texte. En effet, aussi longtemps qu'on persistera à analyser *Force-Bonté* comme l'un des nombreux textes des littératures francophone et anglophone du début du vingtième siècle, je crois qu'on continuera de passer à côté de la complexité de *Force-Bonté*. C'est pour cette raison que j'affirme qu'il est temps qu'on s'attèle à analyser ce texte de manière impartiale.

Bibliographie

- Crosta, Suzanne. « Réception, narration et tradition dans les écrits autobiographiques africains ». *Tangence* 45 (1994) : 61-73.
- Diallo, Bakary. *Force-Bonté*. Paris : Nouvelles Editions Africaines, 1985.
- Egonu, Iheanachor. « Le prix Goncourt de 1921 et la ‘Querelle de Batouala’ ». *Research in African Literatures* 11.4 (1980) : 529-45.
- Ikoné Chidi. « René Maran, 1887-1960 : A Black Francophone Writer Between Two Worlds ». *Research in African Literatures*. 5.1 (1974) : 5-22
- Kom, Ambroise. « Contexte et créativité dans les pays anglophones et francophones d’Afrique noire : essai sur le statut de l’écrivain ». *Litté-Réalité* 2.1 (1989) : 170-84.
- Lejeune, Philippe. *Je est un autre : L’autobiographie, de la littérature aux médias*. Paris : Du Seuil, 1980.
- . *Le pacte autobiographique*. Paris : Du Seuil, 1975.
- Maran, René. *Batouala*. Lausanne: Imprimerie Centrale de Lausanne, 1938.
- Michelman, Fredric. « The West African Novel Since 1911 ». *Yale French Studies* 53 (1976) : 29-44.
- Riesz, János. «The *Tirailleur Sénégalais* Who Did Not Want to Be a ‘Grand Enfant’: Bakary Diallo’s *Force-Bonté* (1926) Reconsidered ». *Research in African Literatures* 27.4 (1996): 157-179
- Sankara, Edgard. « History and the Production and Reception of Autobiography in Francophone Africa ». *Canadian Review of Comparative Literature* (2005) : 440-58.
- Senghor, Léopold S. « Qu’est-ce que la Négritude ? ». *Etudes françaises* 1.3 (1967) : 3-20.